

" Et ensuite, on n'a plus eu peur. " Témoignages nahuas de la région de Cuetzalan (Puebla, Mexique)

Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine
Volume 11, Number 2, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006422ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006422ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1987). " Et ensuite, on n'a plus eu peur. " Témoignages nahuas de la région de Cuetzalan (Puebla, Mexique). *Anthropologie et Sociétés*, 11 (2), 117–120.
<https://doi.org/10.7202/006422ar>

« ET ENSUITE, ON N'A PLUS EU PEUR. »
 TÉMOIGNAGES NAHUAS
 DE LA RÉGION DE CUETZALAN
 (Puebla, Mexique)



L'arrivée des Métis (1880-1890)

Au temps d'autrefois, c'est toujours nous qui commandions, comme Don Francisco Agustin¹, nous qui avons vaincu les Français, qui étions allés les reconduire là où ils venaient. Don Francisco Agustin (Palagosti) a mis le chef-lieu à Cuetzalan, parce qu'il était *cuetzalteco* lui-même. À Cuetzalan, il y avait beaucoup de maisons de feuilles, il y avait des maisons de chaume, il y avait des maisons de palmes. Je l'ai vu, j'avais 12 ans, mes parents m'emmenaient voir, toutes les maisons étaient de chaume². C'était la campagne, pas comme maintenant, c'était un boisé. [...]

Quand Palagosti était président, il a fait la mairie et l'église. J'ai vu la construction de l'église. Palagosti était Indien : il fut le premier maire. Ensuite des Métis lui succédèrent et tout a changé.

Ensuite vinrent les G., ils installèrent leur décortiqueuse, ils apportèrent de grandes machines. Aucun de ces Métis n'était natif de Cuetzalan. Avant, ils achetaient le café et le décortiquaient avec des machines, mais après l'arrivée des Métis, même les Indiens, ceux qui avaient de l'argent, commencèrent à acheter des machines pour décortiquer le café. Et nous, les pauvres de toujours, on ne peut pas joindre les deux bouts, alors on n'arrive pas à s'établir comme il faut. Et dans ce temps-là, ceux qui avaient de l'argent, eux profitaient de nous, ils nous trompaient dans les ventes, quand on leur vendait notre café. [...]

Quand les Métis (Koyomeh)³ sont arrivés (à Cuetzalan), ils nous disaient : « Loue-moi ta maison et va travailler sur ta ferme, j'en prends soin. Sois sans crainte, tu reviens, comme toujours, et c'est ta maison. » Nos gens leur ont fait confiance, pas vrai, ils leur ont donné la permission, et beaucoup de gens les ont acceptés là. Les années ont passé, peut-être 10 ans. Certains, qui étaient de bonne foi, ont respecté les ententes, mais d'autres pas. Ils leur ont dit : « La maison ici est à moi, parce que la loi dit que quand

¹ Francisco Agustin Cruz, ou Palagosti, dirigea le contingent indigène, en basse montagne, lors de l'invasion franco-autrichienne de 1862.

² La maison de feuilles ou de chaume était la maison traditionnelle autochtone, à l'opposé de la maison en dur, au toit de tuiles, des Métis.

³ Sur les multiples désignations et marqueurs du soi et de l'autre dans la Sierra, voir P. Beaucage (1987), « Les identités indiennes, folklore ou facteur de transformation » : 23-42, in B. Dumas et D. Winslow (éds), *Construction / destruction sociale des idées : alternative, récurrences, nouveautés*. Actes du colloque annuel de l'ACSALF (1986).

je reste longtemps, c'est à moi. Tu dois le reconnaître. » D'autres leur ont dit : « Si tu as un titre, apporte-le moi. Je te le garde ici et tu vas travailler. Sois sans crainte. » Et quand les années ont passé, il est apparu que le papier n'était plus au [nom du] vrai propriétaire, mais qu'il avait changé de maître. Ça a été comme ça. Et certains ont dit : « D'accord, je vais te l'acheter, ton lopin. » Mais ils l'achetaient si bon marché que ça n'est pas valide, pas vrai ? Et c'est ainsi que presque tout le monde a dû partir de là. [...]

La révolution (1910-1917) : Indiens et *villistas*

En 1915, j'étais jeune garçon, nous avons célébré la fête du saint patron du village, San Miguel, et, comme c'est la coutume, nous avons invité le maire de Cuetzalan, et il est venu. Le jour du 29 septembre, il y avait beaucoup de monde sous les arcades de la mairie, et le maire se trouvait à l'intérieur. Beaucoup de gens étaient venus avec lui : des gens respectables, pour quelques-uns, mais aussi des jeunes dont certains étaient bien saouls. L'un d'eux passa à cheval sous les arcades et voulut entrer, disant qu'il voulait parler au maire. Son cheval coupa l'orteil d'un enfant et brisa le tendon du pied d'une fillette. Un gars d'ici retint le cheval par la bride, mais les jeunes de Cuetzalan s'assemblèrent et l'obligèrent à le lâcher. Il est parti au galop vers Cuetzalan, mais, à mi-chemin, un *sanmiguelero* l'a vu et lui a lancé une pierre qui l'a désarçonné. On l'a repris de nouveau, mais beaucoup de gens de Cuetzalan sont venus et on s'est battus à coups de pierres... C'est comme ça qu'il s'en est tiré, sinon, on l'aurait tué... Depuis ce temps-là, ils ne sont plus revenus... Bon, aujourd'hui ils viennent à la fête, les Métis avec leurs dames, mais ils ne viennent plus à cheval...

Salvador Vega était le fils de Don Miguel Vega qui possédait la distillerie d'Atopolihui. Quand il a entendu parler de la révolution, il est devenu *villista*⁴. C'est lui qui faisait la loi ici à Cuetzalan. Ses hommes volaient et abusaient des gens, dans les hameaux. Un jour, ils se sont déguisés [en Indiens] : ils ont mis des ponchos, ils ont enlevé leurs souliers pour mettre des sandales et sont entrés au village en criant : « Vive Carranza »⁵. Mais c'était pour nous tromper : quand le sacristain s'est mis à sonner l'alarme, ils l'ont abattu.

Tu parles ! Les *villistas* volaient nos mulets, nos bouillons, tout ce qu'ils trouvaient : ta couverture, ton poncho, tes vêtements, ton argent, ils emportaient tout. Plus bas, vivait un homme qui avait deux mulets. Ils sont venus et lui ont dit : « Où sont tes mulets ? » Il a dit : « Ils sont ici. » Ils ont dit : « Charge-les avec les pains de sucre. » Il avait du sucre de canne. Il les a bâtés et chargés. Ensuite, ils lui ont mis une corde au cou et ont dit : « Maintenant, où est ton argent ? » Quand il a senti qu'il allait mourir, qu'il mourait, il leur a dit où était l'argent. Tu parles ! Ce sont les *villistas* eux-mêmes, ces couillons, qui sont allés déterrer la marmite, une marmite grande comme ça, ils ont emporté tout l'argent. Mon père nous racontait que, quand ils croisaient des jeunes filles, ils abusaient d'elles, ils violaient toutes les femmes. C'est ce que faisaient les *villistas*. [...] On entendait arriver leurs chevaux, vers les 11 heures du soir, on entendait résonner les fers des chevaux sur les pierres de la chaussée. Près de l'église, ils sonnaient du clairon et descendaient de cheval. Et ils entraient dans les maisons... Parfois, en

⁴ Francisco (Pancho) Villa commandait l'un des deux grands contingents révolutionnaires paysans, celui du nord. Dans la région, cependant, des groupes prétextaient le *villismo* pour pratiquer le banditisme.

⁵ Autre leader révolutionnaire, originaire du Veracruz, qui sera le premier président après la révolution. Les Indiens de la Sierra se rallièrent à lui contre les *villistas*.

janvier, quand les femmes vont porter le repas aux hommes dans les champs, les soldats les cherchaient pour abuser d'elles et ils volaient les *tortillas* qui devaient être pour les paysans.

C'est pour ça que pendant la révolution, les gens allaient dormir et manger dans la forêt : il ne restait plus personne dans les maisons. Quand on entendait les cavaliers ou les soldats qui venaient, les femmes et les enfants allaient dans la forêt, dans des endroits déserts; ils avaient peur et personne ne voulait dormir dans sa maison. C'était la guerre pour vrai !

Dès qu'ils entendaient sonner le clairon à Pesmapan, ils couraient vers la forêt, vers la montagne. Mais ici à Equimita, quelle forêt ? quelle montagne ? Il n'y a que de la terre, des champs, quelques arbres et pas de rochers... Celle qui s'en est tiré, s'en est tiré ! Les femmes s'écrasaient à terre dans les champs et les cavaliers passent et repassent, ils courent partout en faisant voler les lianes, et s'ils ne trouvent personne, ils s'en vont. [...] Le pauvre J., ils l'ont déniché dans la montagne. Il leur a dit : « Ne me tuez pas, je me joins à vous, je m'en vais avec vous. » Arrive Rogelio Vega, le frère de Salvador :

- Ce maudit, qu'est-ce qu'il fait ici ?
- On l'a trouvé, dans une caverne, il y a un moment.
- Et son arme ?
- On l'a lui a ôtée.
- C'est bien. Et toi, enfant de pute, Indien maudit...

Il a tiré son épée et il la lui a enfoncée dans la poitrine, il l'a presque transpercé. Il ne l'a pas tué par balle, mais avec son épée. Ce qu'ils pouvaient nous détester, bon Dieu ! [...]

Avant, il y avait beaucoup de peur, pas comme maintenant. Tu penses ! Ils tiraient une balle de 30-30 ou de pistolet. Bon Dieu ! Nos frères⁶ couraient comme des fourmis noires se cacher dans les cavernes, à dormir là-bas sans eau, sans sucre de canne, sans rien. Personne ne faisait de feu, on ne pouvait pas cuire les *tortillas*. Ça a été notre vie ! On en a enduré, bon Dieu ! Et les autorités ne nous aidaient pas, au lieu de nous aider ils envoyaient un délégué pour ramasser des *tortillas*, de force, pour les soldats. [...]

Mais maintenant, on ne se laisse plus faire. Nos frères sont futés. Et on a plus de contacts parce qu'il y a beaucoup de monde.

À cause de la peur qu'ils avaient, certains de San Miguel, de Cuetzalan et des hameaux se sont réunis et sont allés voir le général Barrios [lieutenant de Carranza] et lui ont dit : « Maintenant, donne-nous les armes parce qu'on va leur régler leur compte à ces couillons; ils ont pris mes bouvillons, mes mules, ils m'ont volé mes vêtements, ils ont violé ma femme ! »

On leur a donné des armes et ils ont commencé à rechercher les *villistas* et ils les attrapaient partout où ils les rencontraient et comme ils les connaissaient, ils les tuaient. C'est comme ça qu'on en a fini avec eux.

⁶ L'expression nahua la plus courante pour désigner la collectivité autochtone est *tokniuan*, qu'on peut traduire par « nos frères ».

Si c'était aujourd'hui, on les aurait battus bien avant parce qu'aujourd'hui les jeunes n'ont plus peur : avant, beaucoup avaient peur. Je parle de ce temps d'où nous venons : les gens étaient respectueux et peureux. Aujourd'hui, il n'y a plus de peureux. Certains ont l'air timide, mais ils ont des couilles : provoque-les et ils n'auront sûrement pas peur. Aujourd'hui les jeunes grandissent et même un adolescent pourra te lancer une pierre et te tuer !

Avant, on a dû marcher à la pointe du fusil, c'est avec le fusil qu'ils nous poursuivaient : plusieurs de nos frères en sont morts. Mais aujourd'hui, il ne se passe plus rien de tel, n'aies pas peur, tout est calme ici.